

Le mythe du *Far West* et du Grand Nord*

par

Lise Gaboury-Diallo

Collège universitaire de Saint-Boniface

Maurice Constantin-Weyer serait le premier¹ à avoir introduit l'Ouest et le Nord canadiens dans la littérature canadienne-française. Après avoir passé dix ans de sa vie au Canada, dont il fut l'observateur fasciné², il était à même, une fois revenu en France, de l'évoquer et d'en nourrir sa veine romanesque.

Son roman *Un homme se penche sur son passé*, qui lui valut le prix Goncourt en 1928, est représentatif de l'ensemble de ses écrits sur le Canada. Mi-fictif, mi-historique, décrivant une époque particulière de l'histoire de la prairie, ce roman s'inspire de la percée déterminante de la civilisation dans l'Ouest canadien et de l'implantation de la colonisation. Il s'agit d'une *conquête* dans toute l'acception du terme mais telle que perçue par Constantin-Weyer. Les mythes du *Far-West* et du Grand Nord sont en gestation dans ce roman.

Le rôle joué par les personnages et la nature (qui devient protagoniste dans ce récit) retient l'attention du lecteur; chaque personnage stéréotypé à souhait incarne un aspect particulier de la Conquête de l'Ouest et du Nord. Le héros français sera à la fois cowboy, coureur de bois, chasseur et pêcheur. Monge est un surhomme, épris d'aventure, luttant joyeusement pour prouver sa force. Il se mesure constamment à des forces phénoménales, celles de la Nature. La ruse, la force physique, le courage, l'aident à se tirer d'affaires en toutes circonstances. "Je suis, [déclare-t-il] un fils de la

* Communication présentée lors de la table ronde, organisée autour de l'oeuvre de Constantin-Weyer, le 2 décembre 1988, au CUSB. Ce texte est extrait de la thèse de doctorat que l'auteur a présentée à l'Université de Paris-Sorbonne (Gaboury-Diallo, 1987). Quelques modifications y ont cependant été apportées.

noble Aventure ennobli par elle" (Constantin-Weyer, 1928, p. 71). Monge, ce glorieux personnage, est une illustration parfaite de l'aventurier mythique.

Mais Constantin-Weyer tient aussi à évoquer l'autre héros de la prairie: le colon tenace, ce brave défricheur devenu agriculteur qui prend souvent le pas sur les coureurs de bois. L'auteur ne se contente pas seulement de faire allusion au statut d'habitant; il tient aussi à identifier l'héritage de chaque individu arrivé des Vieux Pays. Le *settler*, le colon qui dompte le sol, s'y fixe et construit villages et villes, livre aussi une lutte, tout aussi difficile et acharnée que l'aventurier de la prairie.

Un homme se penche sur son passé nous apprend que les Irlandais, les Écossais, les Bretons et les Français ont tous réussi à s'implanter dans l'Ouest et même plus au Nord. Avec eux, ils ont apporté leur culture propre. Et voulant sans doute rendre pittoresques ses récits, ses personnages sont typés: Irlandais, beaux parleurs; Écossais, avarés; Bretons, sales mais honnêtes; etc. À côté des immigrants de fraîche date, Constantin-Weyer place des Métis et des Canadiens français. Comme la critique l'avait déjà constaté dans *La Bourrasque* (Ralston, 1950)³, l'auteur n'est pas toujours généreux avec ses personnages que dans un souci de naturalisme poussé, il a tendance à avilir, les montrant peu instruits, vulgaires ou simplistes. De plus, il assimile facilement le Métis à l'Amérindien. Selon la tribu, il les présente différemment (certains sont meilleurs chasseurs, d'autres plus propres, etc.), mais généralement, même s'ils sont braves et courageux, ils demeurent toujours les tenants d'une race primitive qu'il faudra tôt ou tard assimiler. L'auteur admire sans équivoque la race dominante, en l'occurrence les nouveaux colons, aux dépens de la race métissée et autochtone.

Ses personnages, d'une façon générale, sont des archétypes, au rôle immuable et prévisible. Ainsi la femme, jeune et belle, se révèle inconstante et volage, tandis que l'homme, viril et sûr de lui, peut sembler parfois naïf. L'intrigue, bien que compliquée, reste néanmoins prévisible dans son déroulement à cause de ces caractères définis une fois pour toutes.

Mais l'auteur prétendait-il introduire autre chose dans son roman? Dans une étude fort intéressante, Thérèse Éveline LaFontaine (1983)⁴ signale que, sous l'influence de Valéry Larbaud, adepte du Darwinisme et de la pensée nietzschéenne, Constantin-Weyer a été séduit par ces phisologies.

En effet, la théorie de la sélection naturelle, à l'origine la loi du plus fort, nourrit la façon dont Constantin-Weyer conçoit les combats interraciaux. "La leçon de la vie des bois" (LaFontaine, 1983, p. 49) l'a inspiré dans le sort qu'il réserve aux moins bien pourvus. La vie est à ses yeux une lutte pour survivre, pour conserver l'espèce dans ses meilleurs éléments, aussi bien chez les humains que chez les animaux.

Chez Constantin-Weyer, la Nature qu'il présente reste sauvage, brutale, telle qu'il l'a observée dans la prairie, la forêt et les vastes espaces du Grand Nord⁵.

Constantin-Weyer établit constamment un parallèle thématique entre des scènes observées dans la nature et des situations vécues par l'homme. Cette nouvelle approche littéraire donne lieu à une re-création de la légende de la conquête de l'Ouest et du Nord. Car il apparaît que l'élaboration de ce genre d'épopée s'effectue par une utilisation particulière de ces thèmes de la lutte que l'auteur a su habilement reprendre à son compte.

Ainsi le drame de l'amour se révèle un combat, et dans *Un homme se penche sur son passé*, Monge aime Hannah, mais doit se battre avec un rival pour la conquérir. Son amour est d'autant plus fort que sa haine pour Archer l'est. "L'aimer, elle, [pense-t-il] c'était peu; il me fallait encore haïr cet Archer, qui m'apparaissait, les cheveux en feu, assis à côté d'elle sur la barrière" (Constantin-Weyer, 1928, p. 111).

Au début, Monge tente de lutter contre l'emprise de cette femme, d'une culture différente de la sienne. Et l'aventure le tient trop. "Je ne songe guère à me marier [dit-il] Je suis trop un fils de l'Aventure pour me fixer [...] Hannah ne songe guère à moi. Archer lui plaît davantage. Il est de sa race" (Constantin-Weyer, 1928, p. 69).

Mais lorsque Monge entreprend le difficile voyage hivernal du Grand Nord, en compagnie du jeune Paul Durand, sans expérience, il entend Durand lui parler sans répit de son amour pour la soeur de Hannah. Cela irrite Monge, qui ne voit que faiblesse dans cet attachement inexplicable. C'est alors que le drame éclate: Paul meurt, et Monge se prend à songer à son compagnon, à celle qu'il aimait, et subrepticement l'image de Hannah se substitue à celle de sa soeur dans la solitude glacée. Après l'expédition, il est prêt à affronter Archer et à surmonter les obstacles qui le séparent de Hannah.

Chez Constantin-Weyer le thème de l'amour se nuance diversement. D'une part, il garde un préjugé défavorable à propos des unions interraciales⁶. Et d'autre part, il conçoit l'amour comme une conquête, celle du plus fort, du dominateur sur l'autre. La rivalité amoureuse est de l'ordre de celle des animaux, selon lui "[...] deux originaux [...] se battent pour une femelle [...]" L'un des deux en mourra sans doute..." (Constantin-Weyer, 1928, p. 63) En la matière, les triomphes demeurent en outre précaires et la domination est toujours remise en question⁷.

À son retour Monge épouse Hannah mais constate que la lune de miel n'est qu'éphémère. L'opposition des deux époux, celle de leur personnalité, se manifeste et il lui faudra continuer de lutter.

Cette grande leçon que m'avait donnée la vie sauvage, je veux dire cette constatation de tous les instants que la vie est naturellement un sublime et tragique mélange de volupté et de douleur – dites, si vous le voulez, d'amour et de mort!

[...] Ces leçons données par la Nature-aux-griffes-rouges avaient l'avantage d'agrandir pour moi le plan des luttes conjugales. Ce n'était plus tout à fait une question de races. Cela montait au rang d'antagonisme entre deux principes (Constantin-Weyer, 1928, p. 154 et 156)

Lorsque Archer réapparaît trois ans plus tard, le bonheur de Monge et Hannah est encore menacé. Car apaisé par plusieurs années de mariage, Monge ne pressent pas tout de suite le danger. Toutefois, la lutte qui s'amorce va le stimuler. La trahison de Hannah lui fournit des arguments et de nouvelles forces pour lutter:

"Tant mieux! [pense-t-il]... Ces cruels et sournois pincements de coeur, c'était encore une bénédiction. Cette douleur forte et persistante, elle m'obligeait à lutter, pour me défendre d'elle. Il me faudrait beaucoup d'activité, faire quelque chose de différent de ce que j'avais fait, et lutter... Lutter? Vive la lutte! (Constantin-Weyer, 1928, p. 187)

Constantin-Weyer cherche à démontrer l'impossibilité de l'amour entre deux êtres de races différentes mais aussi qu'un homme d'action peut difficilement s'accommoder d'un bonheur sédentaire. Il se consolera avec le Grand Nord⁸.

Et Monge continuera à vivre ces aventures car il l'aura voulu. "Agir! agir! agir! [...] me remuer beaucoup! Accepter les risques pour le plaisir d'en triompher!" (Constantin-Weyer, 1928, p. 154)

Voilà le credo de tout aventurier. *Un homme se penche sur son passé* constitue une leçon édifiante pour ceux de l'Ouest qui ambitionneraient de conquérir le *Far-West* et le Grand Nord.

Avec *Un homme se penche sur son passé*, Constantin-Weyer se révélait un écrivain proche des naturalistes. En effet, le souci du détail le plus criant l'a incité à des descriptions sans complaisance. Certes, la réalité qu'il décrit est différente d'un Zola ou d'un Goncourt mais son écriture et sa philosophie méritent une attention particulière.

En effet le roman atteste une précision et une logique quasi scientifiques dans ses évocations de la nature. Ainsi, évoque-t-il la cécité des neiges, l'éblouissement qui aveugle celui qui marche depuis longtemps dans la lumière blanche, là où le blanc de l'horizon constitue le seul point de mire. Constantin-Weyer aurait été le premier, sinon "le seul romancier qui ait décrit l'extraordinaire phénomène de la réfraction du soleil dans le Grand Nord" (Collet, 1965, p. 211). De la même façon, il décrira la chasse sanglante et le repas brutal d'un homme qui se repaît de viande fraîchement abattue et encore tiède.

"Je revins au campement [raconte le narrateur] la figure ensanglantée d'avoir bu à même la veine du cou de ma victime, ouverte d'un coup de couteau, le sang, le bon sang tiède qui s'écoulait en faisant goulougoulougoulou. [...] Mâchant avec une volupté inconnue et inquiétante des bribes de bonne chair crue [...] je revins au bivouac" (Constantin-Weyer, 1928, p. 96).

Ces détails, qui peuvent paraître saugrenus ou macabres pour certains, révèlent en quoi l'auteur exprimait son penchant naturaliste. Il préférerait montrer intégralement la réalité, sans camoufler la violence, la brutalité de ces instincts animaux qui sommeillent en chacun, et par ces scènes il illustre ses idées sur le déterminisme biologique de l'homme.

La réalité de l'Ouest et du Nord canadiens s'imposent alors avec force au lecteur qui n'a même pas à faire l'effort de les imaginer. Tout y est noté, détaillé: la prairie, la forêt, les vastes toundras du Nord-Ouest canadien. L'évocation des saisons sur cette nature grandiose s'assortit d'informations biologiques sur la faune et sur la flore.

De la prairie, il nous fait connaître la plaine sauvage parcourue de bisons, où les hommes vivent en liberté eux aussi⁹. Et puis la vie agricole:

Car, à bien regarder la chose, c'était encore – si différemment de la vie de feu la Prairie – un magnifique raccourci, une saisissante fresque de l'énergie humaine, que j'avais sous les yeux. Le marais, les bois, et le climat même, ces humbles fermiers [...] tous les vrais ouvriers de l'Empire travaillaient ici à la prospérité et au développement de la gigantesque entreprise, sous le signe de l'Union Jack (Constantin-Weyer, 1928, p. 52).

La forêt est présentée de façon saisissante selon les saisons, dans sa grandeur mystérieuse. Telle qu'évoquée, elle fait naître chez Monge un sentiment de bonheur et d'appartenance tout à la fois. Elle conservera son caractère sauvage alors que la prairie s'en dépouille¹⁰. Et Monge se laisse facilement posséder par elle, fasciné par ses mystères de vie et de mort. La forêt constitue le cadre de plusieurs drames végétaux ou animaux.

Oui, soupirs! et de volupté et de souffrance! c'est le grand rythme de la Vie et de la Mort! [...] La Nature, la clément Nature est un monstre aux griffes rougies de sang!

[...]

Et jusqu'aux plantes, et jusqu'aux plantes!... Les arbres s'étouffent, s'écrasent et se jugulent mutuellement. La Forêt est pleine de guet-apens végétaux, de crimes botaniques! (Constantin-Weyer, 1928, p. 63 et 65)

Notons que ces descriptions, généralement brèves et bien réparties, n'alourdissent pas le texte; aussi elles diversifient l'image du pays, servent à la fois de cadre à l'action et à en expliciter le contexte. Elles comprennent aussi des phénomènes naturels d'une très grande beauté, comme la migration annuelle des oies ou la chasse du loup. Grâce à ses connaissances poussées en botanique et en biologie, l'auteur ne commet ni erreur ni interprétation discutable¹¹.

Pour couronner cette vision du pays par Constantin-Weyer, ses descriptions de l'hiver et du Grand Nord restent les plus frappantes. C'est pourquoi l'auteur fut comparé à Jack London, qui, avec son roman *Call of the Wild* (1903), a mis en scène la nature sauvage de l'Amérique. À l'instar de ce dernier, Constantin-Weyer a réussi à faire entrer le Grand Nord en littérature canadienne-française avec *Un homme se penche sur son passé*, *Telle qu'elle était en son vivant* et *Un sourire dans la tempête*. L'originalité du roman tient plus peut-être au contexte géographique si bien rendu dans *Un homme se penche sur son passé* qu'à l'intrigue romanesque.

Ajoutons qu'à la vérité du pays se rattache la transcription du langage coloré des habitants, haut en couleur, parfois grivois chez ces hommes rudes. Donatien Frémont a reproché à l'auteur d'avoir présenté sous un mauvais jour les Métis et les Canadiens français, de les avoir "dénigrés" (Frémont, 1931, p. 3)¹². Mais comme l'auteur imaginait ses personnages de toutes pièces, même dans les récits historiques romancés, il est important de noter qu'il tentait néanmoins de reproduire la réalité de certaines couches sociales qu'il avait connues. L'oralité assez heureusement transcrite ajoute au pittoresque du texte: "Boy! j'te passe toute la bande de ch'ouaux pour trente piastres[...] Le diable emporte les autorités canayennes... Te prends t'y l'marché?" (Constantin-Weyer, 1928, p. 11)

Ainsi la richesse du dialogue va de pair avec celle de la peinture exacte des métiers, des traditions, des travaux journaliers, bref de l'ensemble des activités des habitants du Nord-Ouest canadien.

Signalons enfin que parmi les raisons des controverses lors de la parution de l'oeuvre au Canada, le style de l'auteur était mis en cause. Son usage du *je* autobiographique a été à la source de grandes méprises; on a cru qu'il s'identifiait à son héros. Comme l'explique Pierre Wanner (1931)¹³, l'auteur, grâce à ce procédé et par son recours au naturalisme¹⁴, réussit à faire passer sa philosophie de la vie, en même temps que son art de faire découvrir tout un monde nouveau à ses lecteurs.

La critique au Canada, assez partagée au début, a toutefois reconnu en Constantin-Weyer un maître de la description du Nord-Ouest de ce pays¹⁵. Les livres qui relatent l'Épopée canadienne de l'Ouest ont ouvert de nouveaux horizons aux lecteurs comme aux écrivains canadiens-français.

En effet ce Français a composé une série de récits historiques et fictifs généralement classés sous la rubrique du régionalisme. Il a été témoin des changements intervenus dans la prairie, et il a su montrer de quelle façon, aux coureurs de bois, ont succédé les villages agricoles puis la ville.

À Saint-Claude, [écrit Gabrielle Roy] Maurice Constantin-Weyer vécut et travailla un peu à la manière [...] de Louis Hémon à Péribonka, se louant des fermes, scrutant, écoutant le pays, écrivant, du moins en partie ses grands romans de l'Ouest canadien [...] oeuvres où respirent la plaine sauvage, le souffle vivifiant de ces temps. [Elle y re-

trouve] ce frémissement de liberté qui fait le charme profond de son oeuvre inspirée par la prairie (Roy, 1962, p. 21).

Constantin-Weyer a également traité du thème de la colonisation, célébrant la victoire de la civilisation, en se félicitant que les habitants de ces lieux, encore considérés comme sauvages, se soient habitués aux modes de vie moderne.

J'avais, [écrit-il dans son roman] sous les yeux la genèse même d'un pays magnifique. Le triomphant poème de la réussite canadienne chantait à mes oreilles son rythme puissant. C'était la magnifique conquête de la nature par la volonté (Constantin-Weyer, 1928, p. 205-206).

Du cowboy et du trappeur, il passera à l'aventure du marchand de fourrures, à l'explorateur du Grand Nord. Cette nouvelle inspiration nous vaut l'évocation des grands silences blancs, source d'impressions puissantes. Grâce à lui, les lecteurs découvrent un nouveau paysage, et comme l'affirme Damase Potvin:

Nul romancier français – excepté Louis Hémon, – n'a contribué plus que lui, par l'ensemble de son oeuvre, à faire connaître en France notre pays, du moins les aspects de notre pays que les écrivains nordiques ont surtout aimé à décrire (Potvin, 1944, p. 225).

L'exploitation littéraire du Grand Nord fut une innovation en la matière; il eut l'art de faire partager à son lecteur sa vision de ce monde boréal.

Cependant, si ses idées sur la loi du plus fort et sur la préservation de l'espèce s'accordent parfaitement avec les attentes du public de l'époque, celles qu'il professait sur les déterminismes biologique et racial ont été réfutées depuis. (Le lecteur aurait cependant avantage à s'y référer pour mieux comprendre certains passages chez Constantin-Weyer.)

Pensons avec Barbara Godard (1973), qu'au Canada la lutte demeure continuelle entre l'homme et la terre, et, que ce qui touche "dans Constantin Weyer [*sic*], c'était non l'exotisme, le cadre, les sites, mais la lutte avec les éléments; le roman de l'énergie" comme l'a déclaré Jean Ajalbert lors de la remise du Goncourt à Constantin-Weyer (cité dans Potvin, 1944, p. 212).

L'auteur a élaboré des récits à double portée: aux nouveaux arrivés, aux Métis et aux habitants de la région, il offrait le mythe des origines, même si parfois certains lui en voulaient de l'avoir

romancé. Pour les régions plus anciennement colonisées, à l'est du pays, il évoquait le pays possible, en devenir, grâce aux luttes de l'homme d'action et à cet homme d'action il proposait l'espoir de victoires renouvelées, et plus encore de survie. Les conquêtes de l'homme sur la matière et la nature sont abondamment exploitées, en même temps que le thème de la colonisation et des progrès modernes. D'où des romans d'action qui glorifient les hommes de l'Ouest.

La richesse de l'oeuvre de Constantin-Weyer, ne saurait être traitée dans son ensemble durant cette courte étude. Mais l'impact s'en ressent encore au Canada, à l'Ouest plus particulièrement où la minorité francophone se penche avec intérêt sur son passé et son identité, fière d'avoir survécu, et distincte des provinces de l'Est.

Les oeuvres régionalistes de Constantin-Weyer renvoient une image précise et variée d'un peuple et d'un pays. Pourtant, se dégageant du régionalisme, cet auteur tend à l'universel avec le thème de la lutte dans toutes ses acceptions. Chez lui, la nature est partie intégrante de la vie avec laquelle il faut savoir composer. En amour, entre amis, à la chasse, comme à l'aventure, il faut savoir agir et relever les défis. Et cela, sans arrêt malgré la présence de la mort.

La fidélité traditionnelle à la terre qui a nourri si longtemps le roman rural, n'a plus d'intérêt pour Constantin-Weyer qui exalte les terres neuves et les hardis pionniers qui les défrichent dans le but de faire jaillir un nouveau monde. Constantin-Weyer clôt une étape originale dans l'avènement d'une spécificité littéraire canadienne-française. Avec lui la lutte est de tous temps et l'Ouest attire pour tous les défis qu'il propose aux courageux.

Le roman *Un Homme se penche sur son passé* a fortement contribué à le faire comprendre et à le faire admettre, et c'est d'abord dans cette perspective qu'il faut le juger et l'estimer.

NOTES

1. Voir Frémont (1932), Motut (1987), Potvin (1944) et Tougas (1974).
2. Maurice Constantin-Weyer voyagea surtout à l'intérieur du Manitoba; s'étant lié d'amitié avec des Métis et des Canadiens français lors de son séjour, il sortait fréquemment en randonnée avec eux, comme le rapportent Roger Motut et Donatien Frémont.
3. Voir les ouvrages cités à la note 1.

4. C'est ainsi en effet que Madame LaFontaine décrit Valéry Larbaud: "le traducteur de Samuel Butler parlait assurément de son enthousiasme pour les découvertes de Lamarck, ses reformulations des hypothèses de Darwin, sa fascination avec l'applicabilité du système original de Nietzsche, et sa curiosité vis-à-vis de Gide qui adhérerait à la notion de l'affirmation de l'homme, ou «amor fati»" (1983, p. 50-51). (Traduction de l'auteur)
5. La clémente Nature "est un monstre aux griffes rougies de sang" (Constantin-Weyer, 1928, p. 63). Thérèse Eveline LaFontaine note d'ailleurs à ce propos que Northrop Frye parlait de cette manifestation du Darwinisme au Canada du XIX^e siècle, il écrivait: "le sens le plus évident et le plus immédiat est celui de la fin de l'époque romantique, de plus en plus influencé par le Darwinisme, d'une nature aux dents et aux griffes rougies de sang" (LaFontaine, 1983, p. 57). (Traduction de l'auteur)
6. "Eût-elle été du même niveau intellectuel que moi [pense Mongel], il me semblait alors que les différences de races influent tellement, que les façons de juger et de comprendre s'en ressentent, malgré même une civilisation commune. Ainsi, notre pauvre, triste et tragique histoire synthétisait ces étonnantes différences qu'on relève entre peuples différents" (Constantin-Weyer, 1928, p. 155).
7. "Il y a de la tendre victoire du mâle sur la femelle: idylle! Mais comment qualifierons-nous la reconnaissance de la femelle qui profite de la lassitude amoureuse du mâle pour le dévorer?" se demande le narrateur. Ou encore plus loin il raconte, "J'y retrouvais [dans la forêt] plus aigus, plus immédiats, d'autres drames de l'Amour. Toutes ces femelles d'insectes, qui massacraient leurs mâles après l'hyménée, illustraient maintenant cette lutte dont j'éprouvais les effets" (Constantin-Weyer, 1928, p. 64 et p. 155-156). Nous avons repris ici ces deux extraits qui expliquent sans doute pourquoi certains critiques considéraient Constantin-Weyer un misogyne (Chritchley, 1967).
8. "Ce qu'il faut, pour voyager dans le Nord [explique-t-il au novice Paul], c'est durer. Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner" (Constantin-Weyer, 1928, p. 70).
9. Certaines régions de la plaine demeurent inchangées, vierges de toute action humaine, mais vivantes: "La prairie est sans arbres, mais elle n'est pas sans oiseaux de nuit. Il y a les chouettes qui hululent... Et puis, tout autour de l'horizon, les petits loups de prairie glapissent, cruels, ironiques et bavards..." (Constantin-Weyer, 1928, p. 15)

10. "La Prairie était morte en moi, [déclare-t-il], mais la Forêt y naquit!" (Constantin-Weyer, 1928, p. 54)
11. "L'août canadien, c'est le mois où commence la richesse de la terre. Or sur or, les blés ondulent. Oui! mer liquide, mais mer d'or. L'or blond et l'or fauve mêlent leurs vagues. Mer alchimique qui s'enfle au gré du vent. Et puis, argent et bleu, les avoines..." (Constantin-Weyer, 1928, p. 61-62)
12. Ce journaliste canadien considère qu'"il y a des livres qui sont de belles actions et il y en a d'autres qui sont des canailleries... Or, ceux de l'auteur qui nous occupent manquent aux lois les plus élémentaires de l'honnêteté. Les plus caractéristiques d'entre eux sont un tissu de fausseté et de calomnies sur l'Ouest canadien. Il y a déversé toutes ses rancunes personnelles, tous ses préjugés, toute son ignorance" (Frémont, 1931, p. 3).
13. "Pour composer ses romans, l'écrivain a adopté une forme dont les auteurs contemporains abusent: la forme personnelle. Cette forme, chacun le sait, ne lie pas nécessairement l'écrivain aux accidents réels de sa personne physique. Elle lui laisse la liberté de se peindre comme il lui plaît et de se refaire un personnage à la manière des héros de ses livres" (Wanner, 1931, p. 3).
14. Le mot naturalisme a été pris ici dans le sens français, tel que décrit par M. Henryk Markiewicz: "le naturalisme français se définit par les traits suivants: tendance à suivre les préceptes des sciences expérimentales comprises à la manière positiviste; monisme matérialiste; construction doublement déterministe – biologique et sociale – du destin de l'individu; goût pour les thèmes "bas", "triviaux", pathologiques et considérés jusqu'alors comme scandaleux" (Markiewicz, 1973, p. 257).
15. Même son détracteur le plus acharné, Donatien Frémont devait admettre que "Quel que soit le jugement qu'on porte sur l'écrivain, on doit admettre qu'il a réussi à faire entrer l'Ouest canadien dans la littérature française" (Frémont, 1932, p. 44).

BIBLIOGRAPHIE

- CHRITCHLEY, Gisèle (1967) *La femme dans le roman canadien de Constantin-Weyer*, thèse (M.A.), École des Gradués, Université de l'Alberta, 98 p.
- CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1928) *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Édition Rieder, 228 p.
- FRÉMONT, Donatien (1931) "Une défense de Constantin-Weyer", *La Liberté*, vol. 19, n°12, 19 août, p. 3.

- (1932) *Sur le ranch de Constantin-Weyer*, Winnipeg, Éditions de la "Liberté", 152 p.
- GABOURY-DIALLO, Lise (1987) *L'apport de cinq écrivains français à la littérature canadienne-française*, thèse (doctorat), Centre International d'Études Francophones, Université de Paris IV (Paris-Sorbonne), 270 p.
- GODARD, Barbara (1973) "God's Country: Man and the Land in the Canadian Novel", *Revue de littérature comparée*, n° 2, avril-juin, p. 225-241.
- LAFONTAINE, Thérèse Évelyn (1983) "La leçon de la vie des bois, Wilderness and Civilization in Constantin-Weyer's *La Bourrasque*", *Canadian Literature*, n° 98, automne, p. 49-57.
- MARKIEWICZ, Henryk (1973) "Le naturalisme dans les recherches littéraires dans l'esthétique du XX^e siècle", *Revue de littérature comparée*, n° 2, avril-juin, p. 256-272.
- MOTUT, Roger (1987) *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 187 p.
- POTVIN, Damase (1944) *Les Oubliés*, Québec, Éditions Roch Poulin, 237 p.
- RALSTON, Zachary Taylor (1950) *Le Métis dans l'Épopée canadienne de Maurice Constantin-Weyer*, thèse (M.A.), École des Gradués, Université Laval, 131 p.
- ROY, Gabrielle (1962) "Le Manitoba", *Magazine Maclean*, vol. 2, n° 7, juillet, p. 20-38; repris dans *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Les Quinze, Éditeur, 1978, p. 101-120.
- TOUGAS, Gérard (1974) *La littérature canadienne-française*, Paris, Presses Universitaires de France, 312 p.
- WANNER, Pierre (1931) "Constantin-Weyer et les Gens de Saint-Claude", *La Liberté*, vol. 19, n° 12, 19 août, p. 3.